

4 juin 1963, au Capitole, siège du Congrès américain

Rachel Carson se regarde dans le miroir de poche d'un œil critique. Elle pince ses joues pour leur donner un peu plus de couleur et vérifie une dernière fois que sa perruque est bien ajustée. Puis elle se tourne vers ses deux amies, l'air interrogateur.

De quoi a-t-elle l'air ?

Pour l'encourager, Marie Rodell lui adresse son plus joli sourire et tend le pouce en l'air. Jeanne Davies opine du chef avec conviction, et lui remet ses fiches où tout est écrit en majuscules et gros caractères comme elle l'a demandé.

Elle n'a pas à s'inquiéter, le public n'y verra que du feu. Et puis, les gens sont là pour l'écouter, pas pour la dévisager. D'ailleurs, la plupart ne la verront que de dos.

D'un geste, Rachel refuse de prendre sa canne, que lui tend Jeanne. Elle ne veut rien laisser paraître de ses

difficultés à marcher ni donner le moindre soupçon sur son état de santé. Puis elle se redresse d'un coup, buste en avant, menton en l'air. Son allure change du tout au tout. Marie lui tend son bras, elle y enroule le sien. Et c'est encadrée par ses deux fidèles lieutenantes que Rachel Carson se dirige vers la salle d'audience #102 du Congrès américain.

Quelques instants plus tard, la biologiste et autrice de renom est appelée à témoigner devant la commission d'enquête sénatoriale sur les pesticides. Le public se tait, les yeux rivés sur la dame en tailleur vert qui s'avance à pas menus vers la table hérissée de micros.

Tout en montrant la salle remplie à craquer de photographes et de journalistes, le sénateur Ribicoff qui préside la commission d'enquête l'accueille par ces mots : « Miss Carson, vous êtes la dame à l'origine de tout cela... »

La dame se retient de répondre que les personnes à l'origine de tout cela sont d'abord les fabricants de pesticides. Sans leur course aux profits, sans leur indifférence aux ravages causés par leurs produits, elle se serait bien passée de « tout cela ».

À la place, elle chausse ses lunettes papillon et, d'une voix douce mais étonnamment ferme, elle prononce le discours qu'elle rumine depuis plusieurs années.

Dans ce haut lieu prestigieux, siège du pouvoir politique américain, elle choisit de s'adresser aux représentants du peuple, non seulement en tant que biologiste et écrivaine, la raison pour laquelle elle est invitée, mais aussi en tant que citoyenne. Et c'est à ce titre qu'elle réclame le droit pour chacun d'être informé de la toxicité des pesticides et de pouvoir s'en protéger.

Un minimum, vous ne trouvez pas ?

Eh bien, ce minimum est si difficile à obtenir que Rachel Carson en a fait le combat de sa vie.

*Aucun enfant ne devrait grandir sans prendre conscience
du chœur des oiseaux au printemps. Il n'oubliera jamais
l'expérience d'un lever matinal soigneusement choisi
ni la sortie dans l'obscurité d'avant l'aube.*

Rachel Carson, *Le sens de la merveille*, 1956

Un drôle d'oiseau

Springdale, 1921, jour de printemps

Toui-ti-tiou Toui-ti-tiou

Rachel ouvre un œil.

Sririsri tsé - dlidlidlidli

Puis deux.

Elle esquisse un sourire et s'étire avec satisfaction.

Franchement, y a-t-il réveille-matin plus agréable que le chant des oiseaux? Et d'une fiabilité à toute épreuve, avec ça. Chaque fois qu'elle dort la fenêtre grande ouverte, elle sait qu'elle peut compter sur ces lève-tôt pour la tirer du lit une poignée de minutes avant l'aube. Exactement ce qu'elle a prévu en cette journée si importante. Rachel saute

à pieds joints sur le plancher tel un diabolotin en chemise de nuit et se saisit des affaires déposées la veille sur sa chaise. Dans la pénombre, elle enfle sa robe, attache ses bas, lisse à la va-vite ses cheveux épais, y glisse sa barrette préférée, puis elle vérifie à tâtons le contenu de sa besace. Une gourde, une boîte à pique-nique, un carnet avec de quoi écrire, ainsi que le Brownie, l'appareil photo bon marché emprunté à son père. Tout est bien là.

Le sac en bandoulière, elle descend l'escalier à pas de velours, traverse la cuisine endormie et chipe dans le comptoir trois prunes du jardin qu'elle envoie rouler au fond de sa poche. Une fois ses souliers lacés, elle hésite à prendre l'affreux chapeau noir que sa mère l'oblige à porter dès les premiers rayons de soleil. Mais aujourd'hui, c'est non ! Elle préfère voir sa peau cloquer, et se cribler de taches de rousseur, plutôt que de porter cette horreur qui la fait ressembler à un vieux quaker.

Dans l'entrée, au moment de tourner le bouton de la porte, l'adolescente retient son souffle, ralentit son geste pour éviter ce satané... *hiiiiiiiiiiiiiii !*

Cette fichue poignée n'a pu s'empêcher de hennir comme un cheval. Exactement ce qu'elle voulait éviter. Rachel se fige, les oreilles écarquillées. Mais rien. À l'étage, ses parents semblent dormir à poings fermés. Elle se faufile hors de la maison et savoure ce moment délicieux comme si elle était seule au monde.